CD événement, critique. CECILIA BARTOLI / VIVALDI II (Decca)



CD événement, critique. CECILIA BARTOLI / VIVALDI II (Decca). 20 ans après son premier album, légendaire, historique, dédié à la furià du Pretre Rosso, **Antonio Vivaldi le Vénitien** (maître de choeur à l'Ospedale de la Pietà), « La » Bartoli, mezzo romaine à l'agilité expressive irrésistible, récidive et publie en novembre 2018, un second opus VIVALDI, avec ensemble sur instruments d'époque. En 2018, ce nouveau cycle d'inédits et de perles lyriques oubliées, accomplit-il un second prodige ? Va-t-il susciter le même engouement (et les mêmes ventes, historiques en 1999 : 700 000 exemplaires alors achetés) ?

LIRE notre **dépêche annonçant les projets cd de Cecilia Bartoli dont ce nouvel album VIVALDI 2018**
http://www.classiquenews.com/cd-decca-news-les-3-nouveaux-cd-de-cecilia-bartoli-rossini-camarena-vivaldi-ii/

En moins d'une heure, le nouveau cd collectionne les arias vivaldiens, avec fureur et virtuosité, ou intériorité et pudeur, selon la règle souveraine des contrastes. On note moins d'airs de pure bravoura, démontrant l'énergique coloratoura dont Bartoli est devenue un emblème contemporain en particulier dans le répertoire baroque… et jusqu'au bel canto bellinien.

LIRE notre article « **premières impressions du cd VIVALDI / BARTOLI 2018 » (6 nov 2018)**
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-premieres-impressions-bartoli-vivaldi-ii-decca/



La diva en 2018 prolonge les qualités de 1999 : une sorte de souplesse surexpressive qui par la force des choses est devenue naturelle, tel un ruban vocal à la fois martelé et suave. Ainsi comme nous l'avions déjà observé dès début novembre (premières impressions du cd VIVALDI / BARTOLI 2018), la mezzo déploie une belle diversité de nuances propres à l'articulation et à la caractérisation de chaque : comme l'écrivait le 6 novembre 2018 notre rédacteur **Lucas Irom** : « D'emblée, en ouverture l'air agité du début de ce programme proclame sans fioritures ni hésitation la furià assumée de la partition, – cordes fouettées comme une crême liquide et souple ; voix très incarnée et engagée, laquelle a certes perdu de son élasticité comparée à 1999, avec des aigus parfois courts, mais dont l'économie des moyens (intelligence expressive) et la gestion de la ligne expressive architecturent le premier air de **Zanaida (Argippo : « Selento ancora il fulmine »)** avec un brio franc, naturel, contrasté et vivace, riche en vertiges et accents mordants dans la première section ; alanguis et murmurés dans la centrale, exprimant jusqu'à la hargne voire la frénésie hallucinée de cet appel à la vengeance. Plus loin, **l'air de Caio d'Ottone in villa (1713** : un ouvrage traversé par un souffle pastorale inédit) qui exprime la blessure d'un coeur trahi face à la cruauté de son aimée, est abordé avec une infinie tendresse, aux lignes amples et fluides ; la couleur vocale d'une torpeur triste

mais ardente est idéalement soutenue, avec un éclairage intérieur qui renseigne tout à fait la douleur presque lacrymale du cœur en souffrance. Qui a dit que Vivaldi n'était que virtuosité mécanique ? C'est un peintre du coeur humain parmi le splus inspirés… autant que BACH ou Haendel. Cecilia Bartoli enflamme les esprits dans le registre cantabile, ici suivant les pas du castrat créateur Bartolomeo Bartoli.

BARTOLI 2018
Une voix qui s'est durcie et resserrée, avec des aigus durs, mais…

Des phrasés toujours aussi magiciens

Parmi les arias les plus longs sélectionnés par Cecilia Bartoli, celui avec violon solo obligé, **l'air de Persée : « Sovente il sole » (Andromeda liberata)** demeure le clou de ce programme riche en contrastes et ferveur dramatique. La mezzo démontre sa maîtrise du cantabile rond et sombre, capable aussi d'une puissance émotionnelle inouïe, car Vivaldi, invente ici un chant traversé par le souffle de la nature, évoquant orage et tumulte mais aussi célébrant le mystère du

sublime naturel. Dans cette analogie entre le cœur qui désire et se passionne, et la contemplation de la nature changeante, miroitante, naît un sentiment déjà … romantique. La justesse de l'écriture vivaldienne, ses accents et mélodies proche du caractère à la fois contemplatif et tendre du texte, ont un impact singulier. D'autant que soucieuse de l'énoncé du verbe, dont elle fait une véritable poésie chantante, la diva éclaire chaque section de la partition avec une sensibilité là encore introspective qui convainc totalement.
Dommage à notre avis que les instrumentistes autour d'elle ne partagent pas telle vision de l'implication et des couleurs du sentiment. Seule réserve dans cette collection d'incarnations très réussies. Car ce que Bartoli sait exprimer est moins l'éclatante et mécanique technicité virtuose, que l'introspection d'un Vivaldi… préromantique ? Voilà qui ne manque pas de saveur… »

Nous n'en dirons pas davantage, sauf évidemment, une maîtrise intacte malgré l'oeuvre des années (20 ans ont passé) dans l'émission des phrasés (toujours très convaincants) révélant un souci délectable du texte. La couleur et le caractère de chaque situation sont idéalement compris et magnifiquement incarnés. Brava signora Bartoli.

CD événement, critique. CECILIA BARTOLI / VIVALDI II (1 cd Decca – 58 mn).



Détail du programme :

Argippo, RV 697
1 « Se lento ancora il fulmine », Zanaida

Orlando furioso, RV 728
2 « Sol da te, mio dolce amore », Ruggiero

Orlando furioso RV Anh. 84 (version 1713-1714, attribuée à Ristori)
3 « Ah fuggi rapido », Astolfo

Il Giustino, RV 717
4 « Vedrò con mio diletto », Anastasio

La Silvia, RV 734
5 « Quell’augellin che canta », Silvia

Ottone in villa, RV 729
6 « Leggi almeno, tiranna infedele », Caio

La Verità in cimento, RV 739
7 « Solo quella guancia bella », Rosane

Andromeda liberata, RV Anh. 117
8 « Sovvente il sole », Perseo

Tito Manlio, RV 738
9 « Combatta un gentil cor », Lucio

Catone in Utica, RV 705
10 « Se mai senti spirarti sul volto », Cesare

Cecilia Bartoli, mezzo-soprano
Ensemble Matheus / Jean-Christophe Spinosi, direction musicale

1 CD Decca 2018
58mn

PRIX, LIVRES. Palmarès Prix Littéraire des Musiciens 2018 (1ère édition) : Ian Bostridge / Stéphanie Kalfon

PRIX, LIVRES. Palmarès Prix Littéraire des Musiciens 2018 (1ère édition). Vendredi 23 nov 2018 a révélé les 2 Prix (« Essai » et « Roman ») distinguant les « meilleurs » titres et les livres parus en 2018, les plus convaincants. Le jury est composé de musiciens, instrumentistes et compositeurs :

Prix Essai
Ian Bostridge pour Le voyage d'hiver de Schubert (Actes Sud)

et

Prix Roman
Stéphanie Kalfon pour Les parapluies d'Erik Satie
(Joëlle Losfeld Editions)

2 titres que CLASSIQUENEWS avait déjà distingué et mis en

avant dans ses colonnes ainsi :

LIVRE événement, annonce. IAN BOSTRIDGE : Le Voyage d'hiver, anatomie d'une obsession (Actes Sud). Ténor schubertien reconnu, diseur et fervent interprète du lied romantique, le Britannique Ian Bostridge livre ici le témoignage d'une vie entière à questionner le sens comme la forme des lieder de Schubert. http://www.classiquenews.com/livre-evenement-annonce-ian-bostridge-le-voyage-dhiver-anatomie-dune-obsession-actes-sud/



LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017). A partir de l'inventaire des objets de son « antre » à Arcueil, laissés intacts après sa mort (dont 2 pianos inopérant et les fameux 14 parapluies identiques), catalogue des biens transmis par Milhaud, l'auteur reconstitue le caractère et les événements ayant découlé sur cette accumulation poussiéreuse qui ne cesse d'interroger… http://www.classiquenews.com/livres-annonce-stephanie-kalfon-les-parapluies-derik-satie-editions-joelle-losfeld-2017/

Rendez-vous en 2019 pour la 2e édition du Prix Littéraire des Musiciens
www.prixlitterairedesmusiciens.fr

La Bérénice abstraite de Michelle Jarrell



FRANCE MUSIQUE, Mer 5 déc 18. JARRELL: Bérénice. Que vaut cette Bérénice du compositeur genevois Michael Jarrell, présentée ainsi en création mondiale fin septembre 2018 ? Après Cassandre (monodrame créé au Châtelet en 1994, depuis joué puis défendu par hier Marthe Keller, aujourd'hui Fanny Ardant), Galilée (Genève, 2006), voici Bérénice (d'après Racine : Titus et Bérénice de 1670) qui bénéficie sur la scène parisienne de chanteurs-acteurs, capables de répondre au défi surtout physique que leur impose la vision du metteur en scène, direct, épurée, Claus Guth. Certes le miroitement ténu, envoûtant parfois de la partition fait son oeuvre (avec des parties aiguës pour le rôle féminin, souvent vertigineuses), mais force est de constater l'insuffisance en intelligibilité d'un texte français qui pourtant pèse de toute sa puissance,

ainsi étouffée. La diffusion sur France Musique (donc sans les surtitres en salle) devrait souligner ce manque de lisibilité du livret. En Bérénice, la soprano incandescente **Barbara Hannigan** (- qui fut ici même à Garnier, une **fabuleuse « ELLE » dans la Voix humaine de Poulenc, déc 2015**), exprime les tourments d'une âme traversée par l'effroi d'un amour / passion impossible car la politique s'en mêle. Même, ivresse de l'impuissance chez le Titus impérial mais démuni de **Bo Skovhus**. Un rite de l'impossibilité amoureuse qui tourne en rond, jusqu'au vide de l'obsession et de la répétition, d'autant que les seconds rôles, **Ivan Ludlow** (Antiochus), **Alastair Miles** (Paulin), **Julien Behr** (Arsace) colorent eux aussi un opéra finalement tissé comme un râle à deux voix éperdues, errantes entre réalité et cauchemard. On est loin de la vision d'un Albéric Magnard, sensuelle et absolu, sur le même thème (VOIR notre reportage vidéo BERENICE de Magnard, à l'Opéra de Tours, 2014). Princesse orientale, Bérénice aura quand même façonné la personnalité de l'Empreur romain Titus, au point d'en faire « le délice du genre humain », figure emblématique, « iconique » diraient les ados contemporains, du politique vertueux, touché par la grâce – celui compassionnel et bienveillant que dépeint Mozart, dans sa « Clémence de Titus » (1791). Chez Jarrell, rien de tel : mais la terreur éveillée d'un amour maudit. Son opéra aurait pu s'appeler Roméo et Juliette, ou Tristan et Yseult.

L'Opéra de Paris s'engage dans un cycle de créations inspirées par les grands noms de la littérature française. Après Trompe-la-Mort de Luca Francesconi en 2017, d'après Balzac, – opéra rude, barbare, cynique, finalement très parisien, et avant Le Soulier de satin de Marc-André Dalbavie d'après Claudel, cette Bérénice, osons le dire, n'a pas la force ni la violence rentrée de Trompe-la-Mort. Pour nous c'est une oeuvre abstraite qui ne sert pas totalement son sujet. Dommage car Jarrell est l'auteur du livret, fruit de coupes opéras sur la pièce de Racine. Il a souhaité surtout s'éloigner de l'alexandrin, parfois répétitif du XVIIè, pour s'intéresser

surtout à une réflexion sur l'enfermement d'un drame sans action : la confrontation de deux âmes, qui s'aiment mais doivent se séparer. La musique dit tout ce que les mots précisent et finalement tuent. Elle déploie ce possible ineffable dont l'expression libère les héros. Pourtant malgré cette invention envisagée, le compositeur ne s'intéresse qu'à la situation de blocage, sans développer l'arrière plan philosophique, ni ouvrir les plis et replis, failles et secrets de chaque personnalités, obligés de rompre et donc de renoncer…

France Musique, mercredi 5 décembre 2018. JARRELL : Bérénice. Concert donné le 29 septembre 2018 à 20h au Palais Garnier à Paris

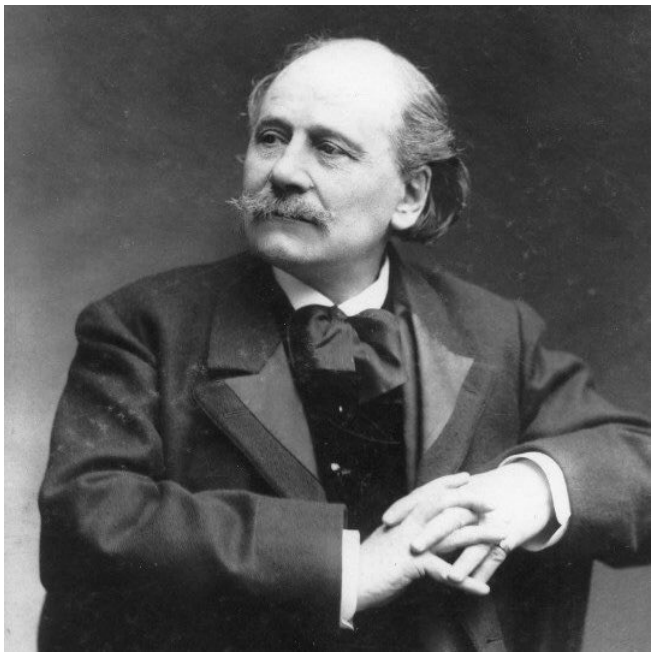
Michael Jarrell : Bérénice
Opéra en quatre séquences sur un livret du compositeur d'apès Jean Racine
Création mondiale / Commande de l'Opéra national de Paris

Bo Skovhus, baryton, Titus
Barbara Hannigan, soprano, Bérénice
Ivan Ludlow, basse, Antiochus
Alastair Miles, basse, Paulin
Julien Behr, ténor, Arsace
Rina Schenfeld, Phénice (rôle parlé)
Julien Joguet, basse, voix parlée (enregistrée)

Choeurs et Orchestre de l'Opéra de Paris
Philippe Jordan, direction.

Illustration / *Bérénice* (c) Monika Rittershaus / ONP

COMPTE-RENDU, opéra. Saint-Etienne, le 18 nov 2018. MASSENET : Hérodiade. Elodie Hache, Ossonce / Pichon



COMPTE-RENDU, opéra. Saint-Etienne. Grand Théâtre Massenet, le 18 novembre 2018. Jules Massenet : Hérodiade. Elodie Hache, Emanuela Pascu, Florian Laconi, Christian Helmer, Nicolas Cavallier. Jean-Yves Ossonce, direction musicale. Jean-Louis Pichon, mise en scène. Ce sont les mots, empruntés au rôle d'Hérode, qu'on a envie de lancer comme des fleurs à Elodie Hache une fois le rideau tombé. Car depuis sa Blanche de la Force sur cette même scène stéphanoise voilà un an et demi, la soprano française a encore progressé dans la maîtrise de son généreux instrument, de ceux qu'on rencontre peu parmi les artistes de l'Hexagone. Dès son premier air « Il est doux, il est bon », on est impressionnés par l'ampleur de la voix et la puissance déployée sans effort apparent. En outre, l'ouragan sait se faire caresse, en de magnifiques nuances, flottantes et transparentes. Durant toute la représentation, on assiste médusés à l'affirmation progressive de cette superbe artiste, dotée qui plus est d'une très belle diction et d'une grande présence scénique, alliées à une poignante sobriété dans les effets. Par notre envoyé spécial Narcisso Fiordaliso.

Salomé, laisse-moi t’aimer

On souhaiterait simplement lui conseiller du prendre garde au vibrato parfois quelque peu excessif dans un haut-médium semblant moins canalisé que le reste de la tessiture, afin de pouvoir goûter le plus longtemps possibles à toutes ses immenses qualités.
A ses côtés, la mezzo roumaine Emanuela Pascu incarne une imposante et vénéneuse Hérodiade, jeune encore, plus femme que mère, dardant avec éclat le métal de sa voix sonore et osant de très beaux piani. L’écriture d’ensemble du rôle parait bien parfois un rien grave pour elle, mais, à part quelques graves à notre sens trop appuyés, la chanteuse se tire avec les honneurs de cette tessiture difficile, démontrant par ailleurs un beau travail sur le texte.
Après l’avoir chanté avec succès à Marseille voilà il y a quelques mois, Florian Laconi retrouve le rôle de Jean, dont il vient toujours à bout avec une solidité qu’on ne peut que saluer. Son air du quatrième acte est à ce titre éloquent, et s’achèvent triomphalement sur un aigu lentement enflé dans un crescendo électrisant.
Toujours noble de port et fier de ton, Nicolas Cavallier remporte tous les suffrages en Phanuel, et on est, comme à chaque fois, heureux de retrouver la basse française, de ces phares qui semblent éclairer le paysage lyrique actuel par leur auguste présence.
Face à de telles voix et autant de présences, Christian Helmer fait de son mieux pour trouver sa place, et se lance avec franchise dans la partie ardue d’Hérode, semblant souvent poussé aux limites de ses moyens. Mais il se donne tout

entier, sans tricher, et son courage est à saluer.
Vitellius autoritaire, Jean-Marie Delpas prend un malin plaisir à faire tonner sa grande voix, tandis que tous les autres rôles secondaires sont tenus avec beaucoup d'efficacité. Quant au chœur, il n'appelle que des éloges grâce à une homogénéité superbe et surtout une précision superlative dans la diction.
Tout ce petit monde évolue dans la mise en scène dépouillée de Jean-Louis Pichon. Familier de l'œuvre, ce grand amoureux de l'opéra français a choisi la carte de la sobriété, enveloppant décors comme costumes d'une teinte générale ocre avec des reflets dorés, des murs formés par des lances aiguisées refermant le plateau. Si le faste manque parfois à l'appel, l'œuvre y gagne en intimité, véritable affaire de famille et on vit pleinement le drame en même temps que les personnages qui s'y débattent.
Dans la fosse, la direction apollinienne de Jean-Yves Ossonce participe de ce climat énigmatique, le chef français refusant tout clinquant excessif, dirigeant de main de maître un orchestre maison somptueux, audiblement familier de cet univers musical.
Une fois de plus, l'Opéra de Saint-Etienne se pose en référence en matière d'opéra français.

COMPTE-RENDU, opéra. COMPTE-RENDU, opéra. Saint-Etienne, le 18 nov 2018. MASSENET : Hérodiade. Elodie Hache, Ossonce / Pichon
Saint-Etienne. Grand Théâtre Massenet, 18 novembre 2018. Jules Massenet : Hérodiade. Livret de Paul Millet et Henri Grémont, inspiré d'Hérodias de Gustave Flaubert.

Avec Hérodiade : Elodie Hache ; Salomé : Emanuela Pascu ; Jean : Florian Laconi ; Hérode : Christian Helmer ; Phanuel : Nicolas Cavallier ; Vitellius : Jean-Marie Delpas ; La Babylonienne : Catherine Séon ; Le Grand Prêtre : Bardassar Ohanian ; La Voix : Pier-Yves Tétu. Chœur Lyrique Saint-Etienne Loire ; Chef de chœur : Laurent Touche. Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire. Direction musicale : Jean-Yves Ossonce. Mise en scène : Jean-Louis Pichon ; Décors et costumes : Jérôme Bourdin ; Lumières : Michel Theuil ; Chorégraphie : Laurence Fanon ; Vidéo : Georges Flores

---

La Flûte enchantée de Mozart version Castellucci

ARTE, Dim 2 déc 2018, 01h20. MOZART : La Flûte Enchantée. Romeo Castullucci. Il était une époque (heureuse) où la chaine culturelle portait bien son nom et programmait des opéras en prime time. A présent il faut attendre le milieu de la nuit pour visionner les productions lyriques. Comme cette Flûte de Mozart, enregistrée à Bruxelles (La Monnaie) et qui a fait les honneurs de l'actualité entre autres grâce à la mise en scène de Romeo Castellucci, bien connu à présent pour ses créations visuelles d'une portée onirique parfois spectaculaire (cf son Parsifal



de 2001, LIRE notre critique complète du dvd PARSIFAL par Castellucci), grâce aussi à la plus mozartienne de nos coloratoures françaises, **Sabine Devielhe** (qui aura quand même raté sa prise de rôle de Zerbinetta dans Ariane à Naxos de R Strauss cet été à Aix en Provence, juillet 2018), qui chante à Bruxelles, le tempérament hystérique (calculateur) de la Reine de la nuit.
Présentée en octobre 2018, la production surprend et fascine à la fois car elle prend ses distances avec le singspiel le plus populaire du dernier Mozart. Comme souvent, à présent, les metteurs en scène s'approprient les livrets, repensent même la temporalité pourtant justifiée par la dramaturgie originelle et réinventent le temps et l'imaginaire visuel des ouvrages… Ici, on ne comprend pas pourquoi l'italien a supprimé les dialogues, lesquels permettent quand même d'identifier le rôle et le but des protagonistes. Ainsi pour le spectateur non connaisseur, impossible de mesurer en quoi le prince Tamino est manipulé par la Reine de la nuit qui lui demande de sauver de « l'infâme Sarastro » (la basse hongroise **Gábor Bret**z), sa fille, Pamina. Le jeu des manipulation est rendu complexe alors que l'histoire inventée par Shikaneder et Mozart est à la source d'une grande lisibilité. Clarté qui n'empêche pas des zones d'ombre, car le temple de sagesse et de fraternité que pilote le grand maître Sarastro n'a t il pas établi un ordre fondé sur l'esclavage, entre autres entretenu par l'infect Monostatos et sa clique de sbires, tous affectés à torturer la pauvre Tamina ? Du moins les apparences le laissent croire… Mais au cours d'une initiation progressive, le couple d'élus, Pamina et Tamino, en confiance et en amour, réussit à vaincre chaque épreuve, et atteindre à cette conscience fraternelle qui est l'idéal présenté par les prêtres du Temple. D'ailleurs, dans cette série d'épreuves, le prince valeureux prend soin de réclamer à ses côtés la participation de celle qu'il aime : l'égalité des sexes est l'autre composante, revendiquée par Mozart et son librettiste. Admirable inspiration. Direction musicale : Antonello Manacorda

ARTE, Dim 2 déc 2018, 01h20. MOZART : La Flûte Enchantée. Romeo Castullucci.

Cd, critique. PIRON : VASTA Reine de Bordélie (1773) – Almazis (1 livre-cd Maguelone)



Cd, critique. PIRON : VASTA Reine de Bordélie (1773) – Almazis (1 cd Maguelone). Au début de ce drame érotique, la Reine de Bordélie, Vasta congédie son amant Vit-Molet (Prince de la cour) en raison de sa mollesse qui lui fait perdre un temps précieux… Frappart, le capitaine des gardes saura, lui, répondre à ses demandes… A moins qu'un prince étranger (Fout-six-coups) ne se montre plus convaincant… La « tragédie » d'Alexis Piron assemble en réalité un matériau musical et lyrique emprunté à divers auteurs du XVIIIè dont Pancrace Royer (extraits de Zaïde), Lemaire, Abeille (Actéon), surtout Rameau (ouverture de Platée), Mondonville (Isbé), Benda, … sans omettre la lyre tragique française à sa source, Lully (Atys). Inspiré par son sujet, Iakovos Pappas sélectionne un catalogue de textes paillards à l'érotisme raffiné qu'il accompagne lui-même et dont il a écrit les arrangements pour les voix (Vive les cons, le siège de l'âme, le pot de chambres, la sodomie, les cheminées…). S'il n'était les références érotiques, toutes les situations dramatiques et lyriques sont bien celles d'un héroïsme tragique et parfois sanglant habituel sur la scène de l'Académie royale (cf. la mort de Conille, fille de Vasta ; ou

le sort réservé à Vit-Mollet par Fout-six-coups, comme en atteste le récit de Vit-en-l'air, scène II, Acte III). Au final c'est l'ardeur et l'endurance de Fout-six-coups, prince étranger, porteur d'un sang neuf, régénérateur, que Vasta célèbre devant sa cour.
A travers les pépites savoureuses de textes très inspirés, s'écoule le nerf tragique le plus âpre, tendu, mordant. Dans cette arène, où les mots guerriers et barbares ont troqués le lieu des batailles pour les draps de l'alcôve, on mesure avec quel souci du détail, avec quel soin pour le sens du texte, et pour la cohérence du drame, les musiciens réunis autour du clavecin de **Iakovos Pappas**, s'ingénient à incarner et rendre palpitant chaque séquence.

Joué à la BNF en avril 2018, le programme trouve un second souffle au studio qui articule encore davantage les moteurs de la provocation, surtout l'expression d'une pensée libre, imaginative, souveraine dans sa verve délirante et poétique. Le chef et directeur d'Almazis célèbre en vérité l'acuité de la langue française, celle du baroque Alexis Piron, chansonnier vert et cru. Tous les hommes valent par la taille et l'endurance de leur membre ; toutes les femmes sont prêtes à tout pour s'y abandonner sans retenue. Elles ont le rire gras, et la posture complice. Eux redoublent de malice, de saillies satiriques, de nuances parodiques… En Conille, **Delphine Guevar** (et son « Con goulu »), comme **Elizabeth Hernandez** (dans le rôle titre), relèvent parfaitement les défis de leurs parties, avec un plaisir manifeste, dans l'expressivité comme l'intelligibilité. D'autant que leurs partenaires et tous les musiciens jouent des notes comme les vers des textes choisis, avec une finesse savoureuse. Il faut infiniment de maîtrise des caractères (tragique, héroïque, langoureux, lacrymal…) pour ressusciter cette mosaïque délurée d'instants cocasses et goguenards, d'une fantaisie sans limite, qui dévoilant le tabou, offre un vent rafraîchissant contre le puritanisme

moderne et l'hypocrisie ambiante. On sait gré à Iakovos Pappas et sa troupe engagée de rétablir ce baroque piquant, expérimental, imprévisible et délicieusement impertinent… à mille lieues des recréations actuels dont le sérieux et le noble registre ont fini par asphyxier toute audace et tout esprit d'invention. Le baroque choisi ici souffle l'esprit de Voltaire : il lui faut de la liberté et de l'art. Tout ce que nous offre l'opéra conçu par Iakovos Pappas dans son insolence policée. Irrésistible.

VOIR un extrait vidéo de VASTA, Reine de Bordélie, 1773 – extraits du spectacle donné à la BNF Bibliothèque National de France, en avril 2018.
https://www.youtube.com/watch?v=iIzsuzZUDag

VOIR LE TEASER VASTA, **reine de Bordélie**, tragédie érotico-lyrique d'Alexis Piron (1773)
Ensemble Almazis – Iakovos Pappas / Co réalisation Bibliothèque Nationale de France
https://vimeo.com/301819639



https://vimeo.com/301819639



ENTRETIEN avec Iakovos PAPPAS, à propos de VASTA, Reine de Bordélie, 1773… Le 23 novembre 2018 paraît le nouvel album d'Almazis : « Vasta, Reine de Bordélie », tragédie érotico-lyrique d'Alexis Piron. A partir de textes du XVIIIè, le chef et claveciniste, défricheur impertinent, poursuit un travail souvent percutant / pertinent sur les sources baroques. En associant baroque et érotisme, Iakavos Pappas renoue avec l'instinct défricheur des plus grands « baroqueux », … en découle un drame d'un nouveau genre, où là encore, textes et musique, drame et poétique sont indissolublement liés. LIRE notre entretien avec IAKOVOS

PAPPAS…



CD critique. ABBADO REDISCOVERED. SCHUBERT : Symphonies n°5 et n°8. Wiener

Philharmoniker. Vienne, 1971 (1 cd DG Deutsche Grammophon).



CD critique. ABBADO REDISCOVERED. SCHUBERT : Symphonies n°5 et n°8. Wiener Philharmoniker. Vienne, 1971 (1 cd DG Deutsche Grammophon). Voici un live de 1971 enregistré sur le vif par **Claudio Abbado**, révélant le génie symphonique du jeune SCHUBERT, beethovénien et surtout mozartien dans l'âme… Ce sont moins les deux mouvements de la Symphonie n°8 inachevée, grandiose, sombre et parfois emplombée mais avec une séduction incroyable, que **la sublime symphonie n°5 à laquelle Abbado en 1971 à Vienne, restitue son incroyable élégance mozartienne**, ce dès le premier mouvement « Allegro », où rayonnent la tendresse, la grâce, une vitalité presque pastorale qui contraste évidemment avec la sidération lugubre de la 8è, en son diptyque en si mineur inabouti.

Voilà qui éclaire la participation de Franz – ailleurs relégué aux seuls lieder et à la musique pour piano et pour quatuor, au genre ambitieux par excellence, l'orchestre. D'après les sources, Schubert composa ses opus symphoniques dès 15 ans, l'adolescent occupant la fonction de premier violon au sein de l'orchestre universitaire du Stadtkonvikt de Vienne, livrant ses propres opus pour enrichir le répertoire du collectif. Cette 5è éblouit par ses accents par le prolongement qu'il sait apporter à Mozart (amour fraternel du 2è mouvement Andante con moto, dans l'esprit de la Flûte enchantée) et à Haydn, jalon désormais majeur de cette élégance viennoise qui

mène vers Schumann. C’est dire combien cette lecture abbadienne est avec le temps et le recul, véritable révélation, par sa justesse artistique et le focus qui révèle en pleine lumière, un opus symphonique essentiel pour le romantisme germanique.



Le chef d’oeuvre de 1816, tient du génie mozartien (sans les clarinettes cependant), et dans un effectif caressant, à la sonorité fraternelle (sans timbales ni trompettes). La transparence sonore, et la grande élasticité de la palette instrumentale, parfaitement détaillée, comme le sens de l’architecture globale attestent de la maîtrise incroyable de Claudio Abbado, en pleine complicité avec les musiciens des Wiener Philharmoniker.

L’élégance expressive du Menuetto, à la fois vif et souple convainc tout autant. Sa parenté avec la Symphonie en sol de Mozart saisit là encore : Mozart / Schubert, qui aurait cru à leur filiation ? C’est pourtant ce que nous apprend un Abaddo inspiré, d’un humanisme direct, franc, d’une absolue douceur profonde. Ce Schubert sonne comme un Mozart romantisé. Et si la 5è de Schubert était tout bonnement la 42è symphonie de Wolfgang ?

Qui depuis le chef italien a compris et mesuré cette maîtrise et cette sincérité de la pâte symphonique d’un Schubert adolescent saisi, porté, transfiguré par la grâce ? CD superlatif, un modèle et l’un des meilleurs accomplissement d’Abbado avec l’Orchestre philharmonique de Vienne. CLIC de CLASSIQUENEWS

CD critique. SCHUBERT : Symphonies n°5 et n°8. Wiener

Philharmoniker. Vienne, 1971 (1 cd DG Deutsche Grammophon). Parution : le 16 novembre 2018 / Réf. DG 1 cd 0289 483 5620 1 – CLIC de CLASSIQUENEWS

LILLE, ONL. Alexandre Bloch au Musée des BA de LILLE



LILLE, ONL. Demain, vendredi 23 nov 18, 12h30. Le chef Alexandre Bloch présente ses tableaux favoris, au Musée des BA de Lille. « Un Midi, Un Regard » – Retrouvez en vidéo facebook live Alexandre Bloch – directeur musical de l'Orchestre National de Lille – pour un rendez-vous déambulatoire unique entre peintures et musique depuis les collections du Palais des Beaux-Arts de Lille en compagnie de son directeur Bruneau Girveau… L'expérience a déjà été réalisée par Jean-Claude Casadesus précédemment dans le même musée : en compagnie du directeur des lieux (qui peut aussi compléter le commentaire), Alexandre BLOCH guide les spectateurs en un parcours personnel jalonné de ses tableaux préférés…

UN CHEF AU MUSEE

Demain VENDREDI 23 NOVEMBRE 2018, rendez-vous même heure –

12h30 – sur la page facebook de l'Orchestre National de Lille mais aussi celles du Palais des Beaux-Arts de Lille, de l'Association Française des Orchestres dans le cadre d'Orchestres en fête 2019!

www.facebook.com/orchestrenationallille

www.pba-lille.fr/Visiter/Individuel (séance au Palais des Beaux-Arts complète)

Prochain rendez-vous connecté : Smartphony#2 samedi 2 février à 18h30 autour de la Symphonie n°1 de Mahler : tout comprendre de la Symphonie « TITAN » de Gustav Mahler… www.onlille.com/saison_18-19/concert/smartphony/

LIRE aussi notre présentation du CYCLE MAHLER par Alexandre BLOCH à partir du 1er février 2019 : cycle symphonique événement, un ELDORADO spectaculaire…

VASTA, Reine de Bordélie. Entretien avec IAKOVOS PAPPAS / ALMAZIS



VASTA, Reine de Bordélie. Entretien avec IAKOVOS PAPPAS, directeur musical et fondateur de l'ensemble Almazis. Le 23 novembre 2018 paraît le nouvel album d'Almazis : « Vasta, Reine de Bordélie », tragédie érotico-lyrique d'Alexis Piron. A partir de textes du XVIIIè, le chef et

claveciniste, défricheur impertinent, poursuit un travail souvent percutant / pertinent sur les sources baroques. En associant baroque et érotisme, Iakavos Pappas renoue avec l'instinct défricheur des plus grands « baroqueux », … en découle un drame d'un nouveau genre, où là encore, textes et musique, drame et poétique sont indissolublement liés. Ils questionnent la forme musical, l'intention du texte, le sens d'une situation dramatique. Entre irrévérence, provocation mais pertinence, Iakovos Pappas rétablit la qualité suprême du baroque : sa vitalité critique. Ainsi Vasta 2018 est le fruit attendu d'une gestation longue et reportée (amorcée dès 2003) qui n'a pas manqué évidemment, dans notre société bienpensante, puritaine et ouatée, de susciter refus et incompréhension… Entretien exclusif.



CLASSIQUENEWS : ***Quels sont les critères qui vous ont permis de sélectionner textes et musique pour ce nouveau programme ?***



Iakovos PAPPAS *: Je crois que mon goût pour le rire est le principal critère ; le constat aussi d'un raidissement moral général et des relents d'intolérance très inquiétants. D'autre part l'ennui causé par des programmations d'une tristesse à faire mourir instantanément, m'ont également décidé à exploiter ce répertoire pour la plus grande réprobation de la sainte bienséance baroqueuse, prônant la pureté artistique.*
Vasta est l'aboutissement de réflexions et de recherches durant une vingtaine d'années, ce qui doit constituer le plus long projet de la musique dite baroque. Déjà en 1998, nous préparions avec Philippe Lénaël dans le cadre du feu « Printemps des Arts de Nantes », une sorte de joute-en-spectacle : opposer Phèdre de Racine à Vasta de Piron ; une levée de boucliers au sein même du conseil d'administration eut raison de notre très grand enthousiasme. Vous comprendrez alors que je suis extrêmement reconnaissant auprès de MM. Jean-Loup Gratton et François Nida qui permirent, par leur impeccable accueil au sein de la Bibliothèque de France, d'achever cette longue aventure.

CLASSIQUENEWS : ***Qu'est-ce qui préserve la cohérence de l'ensemble ?***

Iakovos PAPPAS : *En tout cas ni l'argent, ni le pouvoir ; je n'ai ni l'un ni l'autre.*
Il se pourrait que les artistes avec lesquels je collabore, trouvent satisfaction à ce que je ne demande rien que je ne pourrais réaliser moi-même ; si vous voulez je suis mon propre cobaye. Peut-être la cohérence est préservée par l'absence de rapports de pouvoir ; je ne fais pas la musique pour assouvir des frustrations en traitant chanteurs et instrumentistes avec la morgue d'un roitelet.

CLASSIQUENEWS : *L'effectif instrumental requis et les chanteurs apportent quels éclairages sur le sens et le dramatisme des œuvres ?*

Iakovos PAPPAS : *Pour un projet radical et exceptionnel, il faut une équipe exceptionnellement douée et capable d'une expression radicale.*
Concernant les chanteurs, qui sont aussi et surtout des acteurs chantants, il n'y a pas beaucoup à dire ; quant à l'effectif, il est imposé par les besoins de Vasta, pièce principale de la production ; enfin rien sauf l'impérieuse nécessité des qualités requises extrêmement rares, surtout présentement : une absence très poussée de scories petit-bourgeois-bien-rangé. Cette distribution obligée ne fut pas un fardeau mais au contraire l'occasion d'expérimentations très fertiles : je fus obligé de revoir
les pièces à l'origine à une voix, tels « Le pot de chambre », et « Si vos cheminées, Mesdames »… en les mettant en plusieurs voix.
La partie instrumentale en revanche a énormément évolué depuis la création de la première version en 2003. A l'époque, il n'y avait que la basse-continue pour soutenir tout le spectacle ; ce qui fut herculéen. Il m'a paru nécessaire, si on voulait atteindre le postulat d'une efficacité radicale, d'ajouter

quelque chose qui manquait aux origines, et qui rendrait nos travaux justes et parfaits, du point de vue de l'expression bien sûr ; ainsi naîtra l'idée d'ajouter un prologue, et un divertissement ; utiliser Ariane à Naxos de G. Benda (d'après une version pour quatuor à cordes du XVIIIe siècle) pour transformer des scènes en mélodrame. L'accompagnement musical ajouta quelque chose de trouble et même d'inquiétant : faut-il rire, faut-il pleurer pendant les deux scènes des messagers ? Il y aurait beaucoup à dire sur ces rapports qui se créent dans le cadre du mélodrame.

CLASSIQUENEWS : ***Quel érotisme se précise à travers ce programme ? Est-on proche de Sade ou des Lumières ? Dénotez-vous une lecture parodique voire satirique à travers le prétexte dramatique ?***

Iakovos PAPPAS : *Bannissons une rumeur tenace au sujet du mouvement appelé « les Lumières » : du point de vue de la sexualité, les coryphées de ce mouvement sont aussi loquaces que les carpes. Ils semblent restés, telle est mon estimation, dans leur état de petits bourgeois guindés. Lisez Voltaire et Montesquieu, les hérauts présumés des libertés sociales : l'article sur la femme et sur la pédérastie du premier dans son Dictionnaire Philosophique de 1764 (où il n'est question que peu de philia) ; l'article intitulé Crime contre nature de l'Esprit des Lois (Livre XII, chapitre 6) du second. Nous sommes très éloignés de l'esprit qui règne dans Vasta ou La Comtesse d'Olonne (que nous enregistrâmes au début des années 2000) ou La Nouvelle Messaline ou encore Caquire.*
L'esprit des pièces choisies est très loin de celui qui règne dans les ouvrages de Sade. Toutes les pièces que nous lûmes sont remplies d'un esprit insinuant, de sel fin, moqueur. A l'opposé des écrits de De Sade, l'acte sexuel n'a pas une fonction punitive ; il n'y a ni viol, ni esprit

blasphématoire, ni athéisme, et sûrement pas une apologie du meurtre ; rire est plus important que discourir sur l'existence de Dieu. En même temps il y règne un esprit parodique assez sanglant concernant souvent des auteurs du grand style devenus déjà classiques, inévitablement les Corneille et les Racine.

CLASSIQUENEWS : *En quoi ce programme original et inédit est-il emblématique d'Almazis ?*

Sans vouloir me vanter, je dirai que cette question est tautologique : par postulat Almazis est une formation qui se pose au-delà des clivages de coquetteries esthétiques ordinaires, et éprouve une aversion viscérale pour les collections d'objets enfermés sous cloches de verre et plongés dans du formol.

Propos recueillis en novembre 2018.



CD, événement. VASTA, REINE DE BORDELIE, tragédie érotico-lyrique d'Alexis PIRON. Almazis, Iakovos Pappas (1 cd Maguelone). Parution le 23 novembre 2018. PRESENTATION DU CD : « Vasta, Reine de Bordélie (1773) ou le Théâtre Gaillard ». Quels sont les grands poètes tragiques du XVIIIè, de la mort de LOUIX XIV à 1789 ? Il semble qu'après la tension morale des tragédies de Corneille et de Racine au XVIIè, le XVIIIè s'allège, s'enivre même de comédies plus légères, de ballets afriolants, de spectacles hybrides, mi comiques mi impertinents et toujours satiriques… Autant de réalisations légères et libertines, et rime avec plaisir et libération érotique. Ce sont pour la majorité des partitions d'une liberté formelle que le XIXè puritain a pris soin d'étouffer, d'effacer, d'ignorer.
Inspiré par la rencontre de la musique, de la poésie et du théâtre, l'ouvrage d'Alexis PIRON nous offre un visage des réalisations poudrées voire kitsh que l'on nous sert familièrement. Iakovos Pappas et son ensemble Almazis nous offrent un regard direct sur cette liberté de pensée et de chanter propre à la société inventive d'avant 1789 : libertinage, érotisme ont pour témoin privilégié.. la musique. Ici une chanson à boire valeur de fugue, … les usages populaires ou nobles sont inversés, croisés, métissés. La chanson paillarde du XVIIIè a un charme souvent irrésistible

car propre au XVIIIè français, l'écriture en est toujours raffinée, élégante, d'une finesse que Almazis ressuscite avec impertinence et vivacité. Critique du CD VASTA / ALMAZIS à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS

Compte-rendu, festival. ERSTEIN, Piano au Musée Würth, 9 au 18 novembre 2018. Récitals Luisada, Kantorow, Kustas, piano



Compte-rendu, festival. ERSTEIN, Piano au Musée Würth, 9 au 18 novembre 2018. Récitals Luisada, Kantorow, Kustas, piano. La 3ème édition du festival **Piano au Musée Würth à Erstein** s'est achevée ce dimanche 18 novembre 2018. Les alsaciens ont eu le privilège de pouvoir y écouter des pianistes toutes générations et esthétiques confondues dans le cadre exceptionnel de son auditorium à l'acoustique parfaite. La programmation confiée par Marie-France Bertrand, directrice du Musée, passionnée de musique, à Olivier Erouart, le nouveau directeur artistique

(NDLR : **LIRE ici notre entretien exclusif avec Olivier Erouart, à propos de la programmation du festival 2018**), a offert une déclinaison particulièrement réussie du récital à la musique de chambre, en passant par le jazz et même le cinéma! Autre privilège pour les mélomanes : celui d'avoir eu gratuitement accès à la bouleversante et magnifique exposition d'œuvres d'art « Namibia », provenant entre autres autres de la collection Würth.

FESTIVAL PIANO AU MUSÉE WÜRTH: LE PIANO SUR TOUS LES TONS

Avec deux grands noms du piano, en ouverture et en clôture, le festival a affirmé son exigence d'excellence, et mis la barre haut. Jean-Marc Luisada pour commencer a donné le ton, tandis que le festival s'est refermé avec un autre interprète français de prestige: Philippe Entremont. Retour sur trois jours intenses.

JEAN-MARC LUISADA: l'insoutenable légèreté du chant

_____



Quels pianistes sont capables par dieu sait quel sortilège de faire fondre les marteaux du piano, d'extraire de son meuble de bois et d'acier la plus pure essence musicale, et d'émouvoir aux larmes? **Jean-Marc Luisada** fait partie de ceux-là. Le temps, ses joies et ses affres, ont passé sur sa vie d'homme et de musicien, comme cela est le cas pour tout être probablement, mais la musique à jamais vissée à son âme, ni l'usure ni l'endurcissement ne l'ont atteint. La constance du chant, l'émerveillement des sonorités sont demeurés intacts. Ô bénédiction, l'interprète a su préserver ce bien précieux qu'est la légèreté mais dans une nouvelle profondeur: cette façon d'interroger le silence, et le temps des choses, au-delà même du temps musical. Ce n'est pas par hasard s'il choisit Mozart en préalable, avec sa sonate en la majeur K331 « Alla turca ». Sa musique en apparence si pudique et si simple met à nu l'interprète, ne dissimule rien. Jean-Marc Luisada en partage l'humanité avec un public dont il se veut entouré (la salle reste éclairée), et une tourneuse de pages dont la compagnie et la proximité importent davantage que le rôle, puisqu'il ne regarde pas ses partitions. La réminiscence de l'enfance empreint son Mozart, dans le doux balancement du thème qui nous évoque volontiers la tendresse des bras berceurs et maternels, puis dans les variations dont il s'empare comme d'un coffre à jouets. On est touché par la grâce, la liberté, la subtilité des pointes de fantaisie ajoutées au phrasé au gré des reprises, le plaisir candide qu'il prend à animer cette sonate, captivante jusque dans la célèbre marche, qui semble par moments sortir d'une boîte à musique de la plus fine facture.

L'esprit de liberté marque également les Davidsbündlertänze opus 6 de Schumann, qu'il vient de graver au disque. Avec quel art il mène les danses entre élans poétiques et suspensions, dans leurs successions d'humeurs fantasques! Avec quel art il

chante et contre-chante, timbre les voix, prend le temps de l'abandon! Le tempo est souvent rapide, comme dans Zart und Singend où l'ardeur du chant prédomine. Le miracle s'accomplit avec Wie aus der Ferne, venu de très loin, sur lequel il est impossible de mettre des mots, si ce n'est que l'on se trouve soudain dans un état d'émotion extrême et de sidération: comment est-il possible de jouer ainsi cette musique, à la limite de ce qui est concevable, imaginable sur un piano? On retient son souffle, suspendu à ces quelques minutes d'éternité…
On n'attend pas Jean-Marc Luisada dans Debussy, aussi la curiosité nous fait tendre une oreille plus qu'attentive alors que l'année nous l'a donné à entendre maintes fois par foule d'interprètes. Rien de moins que les deux cahiers d'Images pour ce récital. On est au prime abord décontenancé par le début des Reflets dans l'eau, la lenteur des premiers traits plus conduits que lancés comme des gerbes. Puis on comprend que le pianiste les délie puis les resserre et les détend à nouveau, variant la brillance, l'éclat, dans une progression qui lui appartient. L'hommage à Rameau, dans l'élégance des lignes et la conduite harmonique, fait écho tantôt à la Cathédrale Engloutie, tantôt aux Danseuses de Delphes, scandé comme une danse antique. Mouvement tournoie mystérieusement, légèrement nimbé de pédale. Cloches à travers les feuilles est somptueux d'équilibre et de timbres, chaque plan sonore y vit de lui-même, un effet de brise parcourant le passage « comme une buée irisée », sans doute la pièce la plus réussie, avec Poissons d'Or, insaisissables, ludiques et jubilatoires.

Retour à Chopin pour la fin du récital, avec son nocturne en si majeur opus 62 n°1, et son deuxième Scherzo en si bémol mineur opus 31. Jean-Marc Luisada a au fil du temps gagné en épure et profondeur. Le nocturne chante jusqu'au bout des phrases, et s'habille de traits de mousseline dont le pianiste est passé maître. Dans la largeur du son, le scherzo déploie ses interrogations, son chant éperdu, jusque dans les contre-chants lui donnant un relief vocal, dans une progression

dynamique qui n’atteint jamais la saturation. Les bis prolongeront l’émotion avec le Salut d’amour d’Elgar, transcrit pour piano, une valse brillante de Chopin, et enfin sa mazurka opus 17 n° 4 en clin d’œil au cinéma (Cris et chuchotements de Bergman), autre passion du pianiste, qui présentera le soir suivant la projection d’un chef-d’œuvre hollywoodien des années 40: la Valse dans l’ombre de M. Leroy, avec à nouveau Mozart en préambule et son adagio pour harmonica de verre, composé à la fin de sa vie, puis les intermezzi de l’opus 117 de Brahms.

MARIA KUSTAS : maîtrise et sensibilité



Le lendemain il fallait découvrir la jeune **Maria Kustas**, d’origine russe, lauréate du concours Piano Campus, parachevant ses études à Londres auprès d’Andras Schiff, et cela s’entend! Son programme traverse trois siècles de musique, avec Bach (toccata en sol majeur BWV 916) et Schumann (Allegro opus 8) – deux pièces peu jouées – puis Liszt et ses Jeux d’eau à la Villa d’Este, Debussy (Image livre 1) et enfin Ginastera (Tres danzas argentinas opus 2). Une technique à toute épreuve, solide, sûre, un sens aigu de la construction et du son lui permettent de dominer ce répertoire tout en s’adaptant à ses différences stylistiques. Son Bach est remarquable par la netteté du discours, sa grande stabilité de tempo et la justesse des dynamiques. Le souci de construction reste également très présent dans l’allegro de

Schumann – trop peut-être? – très habité et expressif. Les Jeux d'eau à la villa d'Este sont d'une belle plasticité sonore et offrent des moments de pure béatitude. Les Images de Debussy ont aussi cette qualité de timbres et de fluidité, mais dans la retenue et l'élégance. Pas d'emphase, respect absolu de la partition, un jeu parfaitement équilibré, la pédale finement étudiée (dans Mouvement en particulier). Les Danzas de Ginastera clôturent brillamment le programme, en particulier la première dans son caractère obstiné, et la dernière à l'euphorique énergie. Il manque à la seconde, trop « carrée », trop respectueuse de la mesure, ce qui fait son charme: une liberté de ligne, une langueur, un abandon, qui font sa séduction, et ses accents nostalgiques. Cela viendra avec le temps. La pianiste au talent très prometteur devra relâcher un peu les cordons du corset rythmique qu'elle s'impose pour l'instant, pour trouver par moment une forme de lâcher prise qui ne donnera que plus de saveur à son jeu. Un bis: la Fille aux cheveux de lin de Debussy, au charme mystérieux.

ALEXANDRE KANTOROW: l'évidence



A seulement 21 ans, Alexandre Kantorow suscite une admiration grandissante et sans réserve. Il est l'exception. Il nous avait éblouis en d'autres lieux, on lui trouvait déjà tout d'un grand. Le voici un an après qui franchit un pas supplémentaire – et quel pas! – en affirmant une personnalité et une maturité musicales hors du commun. L'allure décontractée, le visage ouvert et clair, il donne, en arrivant sur scène, cette impression d'aisance et de spontanéité qui attire la sympathie, et augure par son assurance naturelle, une écoute des plus agréables. Le programme qu'il a choisi prélude avec Bach (prélude et fugue en mi bémol majeur BWV 852 du premier livre du Clavier bien tempéré). Dans l'ordre suit une sonate de jeunesse de Beethoven (sonate en la majeur opus 2 n°2), puis la Fantaisie opus 49 de Chopin, et enfin l'Oiseau de feu de Stravinsky (arrangement Agosti). Pensé et inspiré, le jeu du jeune pianiste n'a rien d'engoncé. Il a du panache et du corps, loin de toute désinvolture apparente ou frivolité. Le musicien s'est affranchi de toutes les contraintes mécaniques de l'instrument, ou mieux, semble ne jamais les avoir éprouvées. Le piano se plie à lui, à la souple chorégraphie de ses gestes mobilisant son corps tout entier, dont aucun n'est purement théâtral et gratuit, mais au contraire en parfaite corrélation avec l'inflexion musicale. Rien n'entrave chez lui l'élan musical qui l'habite, que ce soit dans l'ampleur du jeu à la dimension, quand il le faut, orchestrale et éclatante, ou dans la profondeur de ton, son intériorité ou sa gravité. Et que ce soit dans Bach, Beethoven ou Chopin, comme il sait respirer, comme il sait articuler le discours! Le prélude de Bach est tenu et chantant à la fois, la fugue jouée dans un détaché très étudié dépourvu de sécheresse. Il sait allier délicatesse et fermeté dans Beethoven, enchaînant les motifs contrastés avec une fluidité naturelle, éclairant l'œuvre d'une juvénile lumière. Le largo est recueilli, émouvant de douceur, la ligne

de chant conduite dans une longueur de son telle que l'on croirait entendre un archet. Somptuosité du son dans la Fantaisie de Chopin, poignante dans ses bouillonnements intérieurs. En bouquet final le musicien nous embarque dans un Oiseau de feu incandescent et survolté, dans une explosion de couleurs et de rythmes. Au public qui applaudit à tout rompre, il donne en bis la première Rhapsodie de Brahms, dont il fait, dans le déploiement de ses registres, une symphonie.
Alexandre Kantorow prépare le prestigieux et exigeant concours Tchaikovsky: gageons qu'il n'y passera pas inaperçu…

Le musée Würth a mis un point d'orgue à son festival, mais ses portes ne se referment pas pour autant: l'exposition Namibia reste visible jusqu'au 26 mai 2019. Rendez-vous avec le piano l'an prochain, pour une quatrième édition sur le thème de l'humour. Préparez vos sourires!
